

L'assassin n'est jamais celui auquel on pense

A propos d'un thug,

de Tabish Khair. Traduit de l'anglais par Blandine Longre. Éditions du Sonneur, 2012, 285 pages, 20 euros.

Apaiser la poussière, le premier roman de Tabish Khair, l'un des auteurs les plus excitants du sous-continent indien, fut publié en 2010 par les éditions du Sonneur. *A propos d'un thug* est le troisième roman (sélectionné pour The Hindu Best Fiction Prize et The Man Asian Literary Prize en 2010) de cet écrivain né en 1966 dans l'État du Bihar et qui est aussi poète, essayiste, critique littéraire, et enseigne la littérature à l'université d'Aarhus, au Danemark. La traduction de ces deux ouvrages, modèle d'élégance et de précision, affronte avec bravoure les indianismes de l'anglais de Khair.

Qu'est-ce qu'un thug? Un adorateur de la féroce déesse Bhawani, membre d'une secte active en Inde du XIII^e au XIX^e siècle, qui pratique le vol et le meurtre par strangulation, actes qu'il considère comme un rituel religieux.

Un jeune écrivain de nos jours découvre, dans la maison de son défunt grand-père, médecin à Phansa, ville imaginaire de l'État du Bihar, le manuscrit persan d'un certain Amir Ali à Londres en 1837, un journal de la même époque annonçant le meurtre par décapitation d'une « Créole ou Bohémienne » dans le quartier de Spitalfields, et une coupure de presse annonçant la disparition, toujours à la même époque, de lord Battestone, aristocrate et phrénologue d'un déterminisme ultra. Dans la bibliothèque du grand-père, il y a aussi des livres, bien sûr, notamment *Notes à propos d'un thug: caractère et circonstances* (1840), du capitaine William T. Meadows, autre adepte de la phrénologie mais tempéré par sa foi en la raison et l'éducation. « *Qu'elles soient authentiques ou non, dit l'écrivain, ces voix sont véridiques.* » Superbe définition de ce qu'est (ou devrait être) le travail du roman.

Je ne dirai rien ici de l'intrigue principale, un suspense dans la grande tradition du roman policier, qu'il ne faut pas déflorer. Le livre est un feuilletage aux innombrables narrateurs, qui font chatoyer les innombrables aspects de

la fiction: l'écrivain et son point de vue d'aujourd'hui, en particulier son rapport aux langues, le capitaine Meadows et son étude sur le prétendu thug Amir Ali qui lui raconte ce que les Blancs veulent entendre (les coutumes barbares des Indiens arriérés et superstitieux, leur vénération pour les colonisateurs anglais, seuls capables d'octroyer la rédemption aux misérables sauvages, etc.), *les lettres persanes* d'Amir Ali à la jeune servante anglaise dont il est amoureux, qui disent sa véritable histoire mais qu'elle ne sait pas lire, le discours et les agissements du fanatique lord Battestone, mais aussi, mais surtout, Londres au début du XIX^e siècle, la ville monstre, sa pyramide sociale qui va de l'aristocratie toute-puissante et de sa police aux bas-fonds, avec la vie épouvantable des domestiques, des pauvres, des épaves venues des confins de l'Empire colonial et qui luttent avec une intelligence, un humour et des ruses magnifiques.

Voilà une belle gifle au très officiel écrivain indo-anglais sir V. S. Naipaul et à sa littérature de soumission.

Marie-Noël Rio

Une entreprise herculéenne

Toutaristophane 1 et 2

par Serge Valletti. « Bibliothèque de la Chamaille ». L'Atalante éditeur. Tome I, 220 pages. Tome II, 246 pages.

Dans le cercle très chic et donc fermé des auteurs de théâtre contemporains dont on ne cesse de nous rebattre les oreilles, Serge Valletti fait figure de drôle d'olibrius, au point que, dans les nombreux bilans, tableaux et autres considérations sur la question, on aurait quelque peu tendance à l'oublier. Au vu de sa très abondante production – plus d'une soixantaine de pièces –, on se demande bien pourquoi. Mais il est vrai que notre homme ne se laisse emprisonner dans aucune petite case, ce qui s'avère bien gênant lorsqu'il s'agit de définir son travail. En très bon artisan, Serge Valletti a touché à tous les genres.

Auteur de solos, puis de duos, qu'il interprétait lui-même – Serge Valletti est acteur –, ne voilà pas qu'il se met à écrire de grandes partitions pour distributions à ne pas évoquer par ces temps de crise.

Plus grave encore, il sévit dans tous les genres, du comique au tragique avec toutes les étapes intermédiaires, et en n'hésitant pas à les mélanger, ce qui donne d'étonnants résultats devant lesquels les spectateurs ne savent plus trop sur quel pied danser. Auteur comique?

L'un de ses derniers textes, *Sale Août*, évoque avec pudeur et sensibilité le massacre d'ouvriers italiens à Aigues-Mortes en 1893; il a qualifié sa pièce de « *comédie triste* » et l'a dédiée à ces immigrés... Sans doute aurez-vous compris que Valletti est plutôt du genre insaisissable; avec lui, vous partez d'un point a, et de digression en digression (il n'aime rien tant que les digressions), vous vous retrouvez on ne sait où, complètement déboussolé, peut-être même toujours au point a; par conséquent, les universitaires ne doivent guère l'apprécier, et il ne risque pas de se retrouver au programme de l'agrégation comme Jean-Luc Lagarce cette année. Quelques titres piochés au hasard vous donneront peut-être la mesure de son extravagance: *Et puis, quand le jour s'est levé, je me suis endormie*, *Pourquoi j'ai jeté ma grand-mère dans le Vieux-Port*, *Saint Elvis*, *Domaine ventre*... Des metteurs en scène à la compétence reconnue et appréciée, Jacques Nichet, Chantal Morel, Gabriel Monnet, Patrick Pineau... l'ont mis en scène. Les éditions Christian Bourgois l'ont édité, aujourd'hui celles de l'Atalante poursuivent le travail... alors?

Jamais à court d'idées, voilà que Serge Valletti s'est mis en tête de vouloir « *réécrire* » dit-il, et non pas adapter, les onze pièces qui nous restent d'Aristophane. Projet fou, à la mesure de sa propre démesure! Ce faisant, il pose très exactement les termes de ce que devrait être non

pas une traduction, mais une adaptation (une réécriture donc) d'une pièce. Avec les quatre premiers essais proposés en deux volumes, soit *l'Assemblée des femmes* transformée en *Cauchemar d'homme*, *Ploutos* converti en *l'Argent*, *les Grenouilles* transfigurées en *Reviennent les lucioles!*, *Lysistrata* métamorphosée en *la Stratégie d'Alice*, l'écart entre les textes originaux et les nouveaux est donné d'emblée. Valletti se permet tout avec un culot monstre. Le plus paradoxal étant qu'il demeure d'une fidélité absolue aux trames, voire à certaines répliques d'Aristophane. Et bien sûr, bon sang ne sachant mentir, Valletti, en bon Marseillais qu'il est et demeure, fait montre d'une tchatche à nulle autre pareille, les bagarres (verbales et autres) de poissonnières, il connaît: c'est tout l'esprit et la truculence d'Aristophane que l'on retrouve. Drôle à s'en crever la panse, comme le voulait le « grand auteur » grec. Tout en balançant ce qui doit être balancé, rapport à l'actualité, ce qui était tout de même la grande spécialité d'Aristophane: on attend avec impatience la réécriture de *la Paix*, des *Oiseaux* et des *Guêpes!*

Dans *les Grenouilles*, pour ne prendre qu'un exemple, Aristophane met en impitoyable concurrence Eschyle et Euripide pour savoir lequel des deux aura le privilège de revenir sur terre avec Dionysos, venu chercher le meilleur poète pour redonner un peu de moral à la société athénienne, qui en a le plus grand besoin

(c'était le rôle assigné aux poètes en ce V^e siècle). Et voilà les deux dramaturges à décortiquer de manière venimeuse les vers de l'autre. À ce jeu – on s'en douterait –, Eschyle, qui reçoit l'appui de Sophocle, gagne haut la main. Dans *Reviennent les lucioles!* plus question de poètes dramatiques, Serge Valletti a beau avoir un humour à toute épreuve, il n'est pas imprudent: le voyez-vous mettre en présence Vinaver et Novarina, par exemple, avec Minyana comme arbitre, ou encore Koltès contre Lagarce avec Gabily en soutien, puisque l'on est chez les morts? Non, alors, malin, il transpose le tout dans la sphère cinématographique, bien plus populaire que le théâtre, précise-t-il, et met aux prises deux disparus, Fellini et Pasolini, au milieu d'une cohorte de cinéphiles... Et de faire montre d'un savoir digne des plus grands cinéphiles, alors qu'il transforme Dionysos en une sorte de Falstaff accompagné de son valet Le Goby, pour un duo comique et bouffon de la plus grande espèce. Il fallait, il faut oser (et réussir) ce type de transposition. Serge Valletti le fait et gagne son pari.

Mais comme il le dit lui-même: « *Traduction, translation, actualisation, imitation, contamination, réécriture, re-visitation, réinvention ou bien même trahison!*

Au lecteur de juger. »

Voilà qui est fait.

Jean-Pierre Han

Alberto Savinio: le visage « métaphysique » de la liberté

Ville, j'écoute ton cœur,

d'Alberto Savinio, traduit de l'italien par Jean-Noël Schifano, « Le sentiment géographique », Gallimard, 422 pages, 19 euros.

De Milan à Venise, de Venise à Milan, il est impossible de s'arrêter. La sensibilité éclectique d'Alberto Savinio se déploie entre les rues des villes en se laissant guider par sa boussole « métaphysique ». Ce mot, qui dérive de la peinture de son frère, Giorgio De Chirico, à Paris pendant les années 1910, revient souvent dans son récit et scande les moments où il transcende le terre à terre pour s'immerger dans une dimension sans conventions rigides. La capitale lombarde est le héros principal, la cité lagunaire

s'avérant quant à elle une compagne irremplaçable. Les lieux, les êtres, les monuments changent d'aspect, car ils sont observés par des yeux désireux de faire de nouvelles découvertes, qui outrepassent les banales descriptions esthétiques. Savinio fait participer le lecteur à une aventure et l'accompagne dans une longue suite de sarabandes spirituelles autant que culturelles. Rigueur et schématisme sont interdits. L'itinéraire n'est anarchique qu'en apparence.

Milan et Venise ne s'opposent pas, mais sont à la recherche d'un dialogue harmonieux. La moindre rue offre une référence anecdotique, le changement des saisons, des conditions climatiques de chaque jour influent sur l'intelligence et la sensibilité de l'homme qui

n'est plus en proie à l'égoïsme. Le titre des chapitres – faisant allusion à des détails parfois secondaires – et le rythme temporel, désordonné à dessein, ne permettent pas d'avoir de vrais repères. La fuite devant les repères homologués ne cesse pas. Les pérégrinations sont interrompues: un café « métaphysique » attend quelques méditations. Savinio suspend souvent la description pour la doter d'une interprétation personnelle, qui se conjugue avec l'universalité des conclusions tirées au cours des excursions citadines et recueillies au beau milieu de la contingence des individus accomplissant des tâches stériles.

Le livre a été publié en 1944, mais sa rédaction était déjà bien avancée l'été précédent: les bombardements d'août 1943 l'ont incité à

ajouter des réflexions sur les événements tragiques en cours. Le visage de Milan, dénaturé à jamais, conserve le témoignage d'une réalité perdue. L'exaltation qu'il éprouve au milieu des ruines le rend perplexe. Après avoir essayé de se modérer, il finit par ouvrir son cœur et déclare alors que la guerre fait rage: « *Je devine que de ces ruines surgira une ville plus forte, plus riche et plus belle.* » La confiance de Savinio en l'avenir est pour lui un devoir à l'égard d'une ville qui a su l'émouvoir en lui donnant la possibilité d'en toucher l'âme. Cette âme ne périra jamais et continuera même à espérer d'autres interlocuteurs comme lui, avec lesquels pouvoir converser et se libérer de tous les faux-semblants.

Leonardo Arrighi